

Jacques Ferron

Conte adapté par  
Denis Côté

illustré par  
Anne Sol

raconté par  
Jhanne Marie  
Tremblay



# L'amélanchier

Planète rebelle

Extrait de la publication

Conter fleurette



À la famille Ferron qui m'a fait confiance ;  
à Luc Gauvreau qui m'a appuyé dès le début ;  
à Planète rebelle qui a partagé ma vision ;  
à Jacques Ferron qui m'a pardonné, j'espère !

Et à Claire, ma Tinamer de l'âge adulte.

# PRÉLUDE

Bien que je sois une adulte, il arrive que je me perde. Soudain, les lieux qui m'entourent me semblent étrangers. Ou bien, pire encore, je ne reconnais plus la personne que je suis devenue.

Ces jours-là, la peur me tord le ventre.

Par bonheur, ces crises de désorientation ont un remède. J'ai une boussole. Impossible de s'égarer quand on a une boussole. Beau temps, mauvais temps, son aiguille magnétique nous montre le nord.

Alors moi, l'égarée, la désorientée, la dépaysée, je commence par arrêter mes pas. Après une longue respiration, je tire de ma poche la précieuse boussole. Je baisse les yeux, je la consulte. Chaque fois, elle m'indique la direction où je dois regarder.

Très lentement, je me retourne. Et je regarde derrière moi.

Ce qui m'apparaît, loin là-bas, m'éblouit. Le sourire revient sur mes lèvres. L'adulte que je suis cesse de m'être inconnue. Et la peur me quitte.

Que vois-je de si beau quand je me retourne ainsi ? Je vois le pays de mes premières années, qui était un lieu magique.

Mon enfance est un conte. Si vous le voulez bien, me voici impatiente de vous en faire le récit.





## Ma famille

Tout d'abord, les présentations. Mais jurez-moi de ne pas vous moquer. Je me nomme Tinamer de Portanqueu. Désolée, ce n'est pas ma faute.

Mon père se nommait Léon de Portanqueu. Il venait d'une famille du comté de Maskinongé, situé juste à l'ouest de Trois-Rivières. Au sud de ce comté, le majestueux lac Saint-Pierre abrite vingt-sept espèces de plantes rares et cent soixante-sept espèces d'oiseaux.

Ma mère, ma douce et tendre mère, s'appelait Etna. Elle a grandi en pleine ville de Montréal, dans le quartier ouvrier d'Hochelaga.

Moi, je suis née et j'ai grandi à Longueuil, en face de Montréal, sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent. Très tôt dans ma vie, je me suis sentie seule d'être fille unique. Un chien nommé Béliat est donc devenu mon frère. Trois chats sont devenus mes cousins: Bouboule le matou, Jaunée la chatte et Thibeau leur fils.



## Le bois enchanté

Il y avait un bois derrière notre maison. Un bois aéré, bavard et surtout enchanté. Parsemé de petites clairières, il s'étendait sur une très grande surface.

Fillette, j'étais persuadée que ce bois n'avait pas de fin. Car c'était immanquable : tous les sentiers que j'empruntais finissaient par me ramener à la maison. Seule, je ne m'y risquais presque jamais. Je craignais de me perdre.

Mais avec mon père, je ne m'inquiétais plus de rien. Chaque année, lui et moi, nous profitions des premiers jours du printemps pour y faire de très longues promenades.

L'arbre qui prédominait était le frêne. Il y avait aussi des ormes, des chênes, des érables, quelques tilleuls, ainsi que des charmes. Des sumacs et deux espèces de cerisiers se pressaient autour des clairières.

Chaque printemps, lorsqu'il m'apercevait avec mon père, le même cornouiller me demandait :

- As-tu été une bonne enfant durant l'hiver ? Sinon, gare à toi !  
Mes rameaux rouges sont assez longs pour t'attraper !



Un bouleau aux branches brunes me disait :

- Comme c'est banal d'être brun dans une forêt ! J'aurais préféré être blanc !

Mon ami l'aulne, caché dans un coin sombre, me parlait d'une voix enrhumée :

- Quelle humidité, ici ! Toi-même, Tinamer, si tu ne fais pas attention, tu te mouilleras les pieds !

Postée au milieu d'une clairière, une aubépine criait aux arbres des alentours :

- N'approchez pas ! Je suis armée ! Gare à mes épines !

Et le bois entier se mettait à rire, car les épines du pauvre arbuste n'effrayaient nullement les feuillus.

Mais parmi tous ces arbres, arbustes et arbrisseaux, le plus extraordinaire était l'amélanchier. Dès le mois d'avril, avant qu'aucune feuille n'ait poussé dans le bois, il s'éclatait en milliers de petites fleurs blanches. L'amélanchier devenait un feu d'artifice d'où sortaient les chants des tout premiers oiseaux.

Durant une semaine, on ne voyait et n'entendait que lui. Puis, le feu d'artifice s'arrêtait : plus un son n'émanait de l'arbre solitaire. Le phare printanier s'était éteint.

À son tour, le bois se mettait à murmurer de mille voix secrètes. Venu de sa lointaine Afrique, le loriot chantait, ne montrant que rarement son plumage jaune et noir.

Mon père, Léon de Portanqueu, me disait :

- L'amélanchier a pris congé. Fichons-lui la paix. Cet automne, il reviendra faire son dernier numéro.





## Le bon et Le mauvais côté

Léon de Portanqueu avait divisé le monde en deux parties : le bon côté des choses et le mauvais côté des choses. Le bon côté, c'était l'arrière de la maison, le jardin, le bout du jardin et le bois infranchissable. Le mauvais côté, c'était tout ce qui se trouvait en avant de la maison. Bien sûr, cela commençait par notre rue, la rue Bellerive : une sorte de rivière grise d'asphalte refroidi. Elle était bordée par deux quais, appelés trottoirs, où les piétons usaient les semelles de leurs souliers.

Dans son ensemble, le mauvais côté des choses était un labyrinthe composé de centaines, de milliers de rues semblables à la nôtre. Il remplissait toute la surface de la Terre. Il recouvrait les égouts, il charriait les autos, il sentait les gaz à effet de serre.

Selon mon père, ce labyrinthe avait été construit pour égarer les enfants, les chats et les chiens abandonnés. C'était dans cette partie du monde que se produisaient les accidents, les crimes, les famines, les catastrophes écologiques et les guerres.

De plus, un ogre maléfique y régnait. Il avait des tentacules qui s'étendaient partout et son appétit était sans fin. Mon père l'appelait « Papa Boss ». C'était le grand maître mondial du mauvais côté des choses.

# MON VOLEUR de PÈRE

Léon de Portanqueu ne sortait jamais dans la rue sans s'habiller comme tout le monde. Pantalon, veston, chemise blanche et cravate, c'était son déguisement. Avant de partir, il me disait :

– Je sors pour aller gagner de l'argent. Pour te sauver, toi, la prunelle de ma vie, mon petit phare, mon bel amélanchier. Toi, Tinamer, la reine du bon côté des choses.

Puisqu'il se donnait le mal de s'habiller comme tout le monde, je supposais que cet argent, il le volait. N'était-ce pas une activité honnête quand on se trouvait du mauvais côté des choses ? J'étais fière que, pour nourrir sa famille, mon père vole aux méchants, aux pollueurs et aux faiseurs de guerre.

Seul Léon de Portanqueu pouvait aller du mauvais côté des choses. Seul lui ne le craignait pas. Quand il s'y trouvait, je l'admirais. Quand il revenait, je l'aimais comme la grande bête affectueuse qu'il était.

Etna lui apportait sa robe de chambre, que nous appelions sa chienne à Jacques<sup>1</sup>. Coiffé de son bonnet sur lequel se dressait une corne de rhinocéros, il me demandait :

– Tinamer, ne penses-tu pas que nous devrions vendre Etna ?  
Je me rapprochais de ma mère et je lui prenais la main. Mon père continuait :  
– Du moins, ne devrions-nous pas l'échanger contre une neuve ?  
– Ça non ! m'écriais-je. Mille fois non ! Léon de Portanqueu, j'ai honte d'être ta fille ! La fille d'un fou ! D'un vrai fou !

---

<sup>1</sup> Être attriqué comme « la chienne à Jacques » est une expression courante au Québec pour parler de quelqu'un qui est mal habillé.



Etna me caressait la joue, réconfortée par mon amour. Elle ne comprenait pas que je l'aimais surtout parce qu'elle était une mère effacée.

Ma colère mettait Léon de Portanqueu dans une joie bruyante. Je lui disais :

- Tais-toi, grand rastaquouère !

C'était un des mots de son vocabulaire parfois étrange. L'entendre de ma bouche le faisait rire encore plus fort.

Quand mon père était à la maison, seul comptait le bon côté des choses. L'autre était oublié. Les chats ronronnaient. Le chien dormait, la tête sur ses pattes allongées. Etna soupirait.

Mon enfance était lumineuse.

# La Pleine Lune

Un jour, mon père m'a appris que notre bois se reflétait parfois dans la pleine lune. Par ce miroir céleste, on pouvait en avoir une vue d'ensemble. Pas à l'œil nu, cependant. Pour bien voir, il fallait utiliser un télescope que Léon de Portanqueu posait dans le jardin.

Quand on braquait l'instrument sur la Lune, on apercevait le bois bavard et enchanté. Mais ce n'était pas tout! Moi qui croyais qu'il n'avait pas de fin, je distinguais enfin ses limites!

À la surface de la Lune, juste au-dessus de notre bois, on voyait la Mer de la Tranquillité. Léon m'expliquait :



- Cette mer est très connue des astronomes. En réalité, elle est le reflet du lac Saint-Pierre. Tu sais, ce fameux lac de ma jeunesse, avec ses vingt-sept espèces de plantes rares et ses cent soixante-sept espèces d'oiseaux ?

Un peu plus haut, le comté de Maskinongé se déployait jusqu'au pôle Nord de la Lune. Tous ces détails me prouvaient que mon père disait la vérité.

Un soir de pleine lune, il m'a demandé :

- Lorsque la Lune est pleine, pourrait-on penser qu'on n'en voit que la moitié ?

À cette époque, j'ignorais que la Lune avait deux faces. Je savais encore moins qu'elle gardait le mauvais côté des choses sur sa face cachée.

- Tinamer, quand tu seras grande, avant que je sois vieux, nous traverserons le bois jusqu'à son extrémité. À bord d'un canot, nous franchirons le lac Saint-Pierre. Je te raconterai des histoires tout en ramant. Enfin, nous irons vivre tous les deux ensemble dans ce beau comté où je suis né.

Ces propos me plaisaient et me troublaient en même temps. Mais Etna nous a vite appelés pour souper.

Drapé dans sa chienne à Jacques, Léon de Portanqueu marchait en écartant les orteils. Il regardait ses pieds d'un air concentré.

- Pourquoi marches-tu les orteils écartés ?

- Je surveille les brins d'herbe et les fourmis.

- Oh ! Tu ne pourrais pas les surveiller d'une autre manière ?

- Non, car je ne veux pas qu'ils me voient, eux.

Décidément, mon père était un grossier personnage et un coquin. Je me sentais à la fois honteuse et fière d'être sa fille.

Achévé d'imprimer en mars 2011  
sur les presses de Transcontinental Métrolitho

Imprimé au Canada • Printed in Canada

Voici l'histoire de l'enfance fabuleuse de Tinamer de Portanqueu. Derrière la maison familiale s'étend un bois enchanté où les arbres parlent, où se cachent les personnages d'*Alice au pays des merveilles*, où des poules géantes enferment les fillettes dans des cages. Alors, comment ne pas être heureuse quand au fond du bois, il y a l'amélanchier qui fleurit au printemps en un feu d'artifice inoubliable.

Jacques Ferron avait écrit cette histoire pour les adultes, il y a déjà quarante ans. Cette fois, elle s'adresse aux jeunes. Bien sûr, Denis Côté a un peu changé les mots de Ferron, parfois beaucoup. Pourtant, c'est la même enfance qui est racontée : celle de Tinamer, vécue « du bon côté des choses » auprès d'un père loufoque, d'une mère trop sérieuse, de quelques chats et d'un chien.

*L'amélanchier* est raconté sur le CD par Johanne Marie Tremblay, sur une musique et des ambiances sonores d'Étienne Loranger.

**7 ans et ++**



ISBN : 978-2-923735-16-0

